

La patrie suisse

Autor(en): **F.B.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 4

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220079>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

sève Djan Frougnet ein reinmodeint sa vâitere po Prâderrâi. Lè tseveau terivant à pllein bori et l'allâvant tot pllian-pllianet. Mâ l'allâvant tot parâi, po cein que Djan-dâi-sacrement, avoué son dzerno de colonet l'âo lassive pas onna cesse. S'êtai setâ dévânt, su onna satse et n'arretâve pas lè « Bombardâ ! » et lè « Tonnerro ! »

Vaitéé qu'âo mâitet dâo tsemin reincontre lo menistre :

— Monta vers mè, monsu lo menistre, que lâi fâ lo tserroton.

Porri bin avâi âobliâ de vo dere que Djan-dâi-sacrement l'êtai justameint souneu po lè cliotse dâo pridzo et que n'ousâve pas de moins que d'invitâ lo menistre.

— Montâ ice. Vouâitide ! n'è quas rein tser-dzi. Onna brequa de fè po lo martsau !

Lo menistre sè site et l'affère va bin on moimeint. Tot d'on coup, âo bas de la montâie, la tserrière l'êtai on bocon empacotâie et l'appliâ l'a pe rein pu ein-an. Lè bite ludzivant, et pu faut vo dere que fasant ètat de teri, mâ fasant asseimblant po cein que n'oiessant pe rein djurâ et teimpetâ. Assebin, lo menistre l'êtai quie et qu'arâi-te de se Djan l'avâifé sè sacrement ! Lo tsé n'avancie pas mè qu'on plliot. Lo menistre et lo tserroton dècheindant de la vâitere, sè mettant âi ruve. Rein ne budzive. Lo tserroton l'avâi biau brmâ : « Hue, lo rodzo ! Hue lo blianc ! » lo blianc et lo rodzo restâvant quie quemet on poti. Savant prâo que n'êtai pas oncora lo moimeint et que sarâi prâo vito quand l'ouâdrant djurâ. Lo pouro Frougnet ètai dein ti sè z'êtat. Ah ! se lâi avâi pas zu lo menistre, serpeint ! Djan Frougnet l'êtai po ètoffâ de colère. Diéro de djuremeint n'ant pas èta pe levé que sa guierguetta !

Po fini, lo menistre, que lo vayâi veni rodzo de colère, l'a zu pedhi de li et lâi fâ :

— Vâio prâo que vo vo gênâ de mè. Vu adî allâ on petit bet, tant qu'âo contor.

Et s'èinbant lo premi.

Quand lo tserroton n'a pe rein vu la zaqua âo menistre s'è cheintu lerdzi quemet on osi et l'ein a fè de cliâo : « Tonnerro ! » Pllein onna fusta ! Dâo coup, lè tseveau l'ant recognu l'âo maître, l'ant felâ quemet l'ouâra et l'ant rattrapâ lo menistre.

Adan Djan Frougnet lâi dit dinse :

— Vo remacho bin, monsu lo menistre, d'ître adî zu. Se vo z'êtai restâ âi ruve, ein aré zu tant qu'à dèman !

Marc à Louis.

Vent du Nord. — Le petit Jacquot s'arrêta tout à coup de manger sa soupe pour regarder attentivement son père en face, puis il dit :

— Père, dis-moi ce qui rend ton nez si rouge ?
— Le vent du nord, répondit brusquement le père, puis il ajouta : Passe-moi la bouteille de vin et puis tais-toi et mange ta soupe !

Alors, la maman, qui occupait l'autre bout de la table, dit d'une voix suave :

— Oui, Jacquot, passe le vent du nord à ton père.

QUE DOIT ÊTRE LE CONTEUR

ET QUE LUI FAUT-IL ?

VOILÀ, certes, une question à laquelle il n'est pas ou plus très aisé de répondre. D'ailleurs, il est bien possible que, autant de personnes consultées, autant d'avis différents. Qui sait ?

Que doit être le *Conteur* ? Tout d'abord, il doit être fidèle à son titre de *Conteur Vaudois*. Or, être vaudois n'est pas si facile que ça, par le temps qui court. N'en déplaise aux bons patriotes, les rangs des Vaudois, des vrais Vaudois, s'éclaircissent, pour plusieurs raisons indépendantes de leur volonté. Les temps changent ; ils changent malgré nous. C'est en vain que nous voudrions faire obstacle à ce changement ; il est dans l'ordre des choses, dans la logique. Le mieux est donc de s'y résigner.

On aurait grand tort de confondre l'esprit vaudois et la « vaudoiserie ». Ce sont deux choses bien différentes, encore que la seconde n'ait de réel succès que dans la mesure où le premier a collaboré à sa composition. Et peut-être même l'apparition de la « vaudoiserie » ne serait-elle

pas un indice de plus de la disparition de l'esprit vaudois ?

Les bons amis du *Conteur*, nous disent : votre journal doit être gai, de la bonne gaité de chez nous ; il ne doit pas sacrifier aux goûts étrangers ; ses articles, qu'il faut concis — une colonne, au grand maximum — auront pour sujet des choses d'ici. Chaque semaine, le *Conteur* est tenu d'avoir un article en patois. Quoiqu'on dise, il a toujours ses fidèles ; il y a encore bien des personnes qui le lisent et le comprennent ; qui l'aiment. Du reste, sans le patois, le *Conteur* ne serait plus lui.

Il importe de même que dans chaque numéro il y ait des boutades, beaucoup de boutades, mais convenables, pouvant être lues par tous, petits et grands. Mais il ne faut pas que ces boutades soient convenables aux dépens de l'esprit.

Ah ! voilà où est le hic, des boutades amusantes et convenables, en même temps ! Sans doute, il y en a, mais, ne vous déplaie, elles ne courent pas les rues. Sur dix boutades qu'on nous envoie ou qu'on nous raconte, il y en a peut-être trois seulement d'utilisables ; les autres ne valent pas la publication ou sont impubliables.

Pourquoi, nous demande-t-on aussi, n'insérez-vous pas plus souvent de petits clichés, çarompt agréablement la monotonie du texte ? Des rébus, des charades, des énigmes, plaisent beaucoup aux dames et aux jeunes gens ; pourquoi n'y en a-t-il jamais ?

Nous comprenons fort bien toutes ces remarques, tous ces desirs et ne demanderions pas mieux que de leur donner satisfaction ; mais, comme nous le disons plus haut, la tâche de la rédaction est sensiblement plus difficile que celle du lecteur.

Pour assurer de la variété à un journal, il lui faut beaucoup de collaborateurs ; un seul ne saurait se faire caméléon. Or les collaborateurs, ça coûte. Les clichés, ça coûte. Les primes accordées aux gagnants des devinettes, ça coûte. L'impression, le papier, ça coûte. Les frais d'expédition, ça coûte. Tout coûte.

Pour faire face à toutes ces dépenses, il faut absolument des abonnés fidèles et qui veuillent bien faire de la propagande auprès de leurs parents, amis et connaissances.

Voilà ce que nous nous permettons de leur demander. Le sort nous favorisera-t-il ? Espérons-le !

La Rédaction.

LA PATRIE SUISSE.

De très vivants portraits de MM. H. Haeblerlin, Emile Hoffmann et G. Keller, présidents de la Confédération, du Conseil national et du Conseil des Etats pour 1926, dix scènes, croquées sur le vif, des réceptions diplomatiques du 1er janvier à Berne, une école faisant une excursion en ski, près de St-Moritz, la nouvelle estrade de la Cathédrale de Lausanne pour les grandes auditions musicales, les installations du téléphone automatique de la centrale Mont-Blanc, à Genève, les glissements de terrain dans l'Entental (Argovie), l'antique chapelle de la Maladière, à Lausanne, récemment restaurée, de superbes vues alpestres, avec un total d'une trentaine de belles illustrations, voilà ce que nous apporte la « Patrie Suisse » dans son premier numéro de 1926 (843, 13 janvier). F. B.

LETTERE DE MI-JANVIER

LÀ Tante Suzette qui chante dans le *Conteur Vaudois*, sur l'air de la Lisette de Béranger : « Notre régent » trouvera un écho sympathique à ses pensées, dans nos campagnes et nos villages du Canton de Vaud.

C'est dans nos campagnes qu'il faut chercher « Notre régent » et chez nous, là-bas, dans le village qu'on s'est plu à appeler une bourgade parce qu'il est dominé par le donjon d'un château, parce que c'est un village qu'on appelle une ville... Nous avons eu notre régent ; un régent qui donnait un charme infini à son enseignement ; à l'aride monotonie de la grammaire et des calculs, il alternait l'histoire et des lectures choisies.

Comme nous écoutions les récits de guerres et de défense des héroïques aïeux des Suisses ! Quels généreux transports ! Quel enthousiasme inspiré par les héros de ces combats de géants, par les

luttons fantastiques de ces poignées de pères, comme au Rothenthurm et à la Schindelleggi, par les dévouements sublimes, les glorieux exploits des hommes libres, Winkelried, Wengi, Wala de Glaris, les guerriers tombés au Morgarten, dont les noms ignorés aujourd'hui, furent lus pendant longtemps dans les églises, devant le peuple assemblé et debout, fêtant le jour anniversaire comme un jour saint.

La participation des femmes suisses aux combats, aux côtés de leurs maris, de leurs frères, de leurs fils ; leurs fières et intrépides réponses à l'ennemi et au tyran.

Puis il nous montrait les défaillances et les revers de notre Patrie ; ses fautes et leurs conséquences.

Ah ! la merveilleuse école que notre école. Notre régent nous initiait aux beautés de notre langue ; ses dictées étaient toujours prises dans des œuvres de choix.

Nous vibrions au style noble et nerveux des meilleurs écrivains. Notre régent évitait toute prose ou poésie triviale ; il jugeait qu'on n'est jamais trop jeune pour former son oreille à l'harmonie des sons ; et nous, quand nous nous essayions à la composition, rien de ce qui sortait de nos plumes ne nous paraissait assez parfait.

Ah ! la bonne, la belle école ! qu'il faisait bon travailler avec ce maître sévère mais juste.

Jamais il ne nous laissait craindre que la science fût difficile à atteindre ; il mettait tout à notre portée ; il n'enseignait pas seulement, il nous apprenait à aimer l'étude, à nous faire des amis de l'étude et de nos livres. Il n'était pas un de ces pontifes qui détiennent la science à eux seuls, la distribuent par bribes, par petites bouchées solennellement indigestes ; il nous la présentait dans toute sa noblesse, une amie dont il faut faire connaissance chaque jour, chaque jour un peu plus, chaque jour un peu mieux, car selon son expression, on n'a pas trop de toute une vie pour se familiariser avec quelques-uns de ses trésors. Et ces trésors sont à notre portée, nous n'avons qu'à vouloir, l'étude se dispensera largement à chacun, selon ses moyens.

Ah ! la vaillante école ! La bienfaisante école ! Les belles années que nous vivons là !

Aux examens quelques injustices inévitables se produisaient ; l'organisation, en ces temps-là, n'était pas parfaite, elle laissait même une dangereuse latitude aux âmes pas bien nées. Notre régent, sans allusions aux griefs de quelques-uns, nous rappelait que l'injustice subie, ne devait pas inciter à une injustice semblable, en représailles, comme le cœur humain y est tout naturellement porté.

« Effacez vos rancunes, disait-il, vivons en harmonie. Si la vie est courte pour l'étude, elle est trop courte aussi pour permettre aux sentiments mesquins de s'installer dans nos cœurs.

Puis il nous faisait une lecture et placés devant une injustice historique, celle qui nous préoccupait reprenait ses proportions véritables, et nous chantions :

*Toi dont le trône est voilé de mystères,
Toi dont l'amour suit le faible mortel,
Esprit immense, écoute nos prières
Jette un regard sur les enfants de Tell !*

Mme David Perret.

Le testament d'un pince sans-rire. — Un agent de change qui vient de mourir à Rome, a laissé le testament suivant qui fait preuve de beaucoup d'esprit. Le voici textuellement :

« A mon fils, je laisse le plaisir de gagner sa vie. Pendant vingt-cinq ans, il a cru que ce plaisir était pour moi seul. C'était une erreur.

« Je laisse à mon valet de chambre les vêtements qu'il m'a volé méthodiquement pendant plusieurs années, de même que ma pelisse doublée de castor dans laquelle il s'est pavané l'hiver dernier, alors que j'étais en voyage.

« A mon chauffeur, je laisse mes automobiles. Il les a presque complètement abîmées. Je lui laisse le plaisir de terminer ce qu'il a si bien commencé.

« A mon associé, je laisse le conseil de trouver le plus tôt possible quelqu'un d'intelligent pour prendre ma place, s'il tient à faire des affaires.